

pour rattrapper mon guide absolument insensible à toute fatigue et à toute commisération.

Le remède était donc pire que le mal.

Je me faisais, tout en marchant, cette réflexion saugrenue :

“ Mon Dieu, que c'est donc bête d'avaler ainsi, sous prétexte de se rafraîchir, des vêtements imperméables à l'état de nature...”

Quand, brusquement, l'aspect de la forêt se modifie.

Il y a, non loin de moi, comme une haie vive colossale, derrière laquelle on devine l'espace libre baigné de lumière. Les grands arbres disparaissent au milieu d'un enchevêtrement inouï de lianes, de fleurs, de plantes aquatiques, d'orchidées.

Plus de doute, la rivière est là.

J'allais me précipiter avec la hâte d'un homme portant le Sahara dans sa gorge, quand, d'un geste impérieux, l'Indien me fait signe de me glisser avec précaution à sa suite, pendant qu'il écarte doucement le pan de verdure.

La solitude se peuple instantanément. Là-haut les perroquets et les toucans jacassent éperdument. A nos orilles bourdonnent les colibris, et les caciques sifflent à tue-tête.

Yarurri pose doucement sa main sur mon épaule et m'invite, d'un nouveau geste, à me blottir près de lui, derrière un opaque buisson d'ouara.

Pourquoi tant de mystères ? L'eau baigne mes semelles. Je n'aurais qu'à me baisser....

“ Regarde ! ” dit enfin le Peau Rouge, en déplaçant, avec d'innies précautions, la broussaille épineuse qui me cache l'autre rive.

Ah ! pardieu ! j'oublie pour un instant la soif qui dessèche mes muqueuses et j'ai peine à retenir un cri de surprise.

De l'autre côté de la rivière, à quinze mètres tout au plus de nous, un magnifique jaguar se tient immobile, la tête au-dessus de l'eau, la griffe allongée, dans l'attitude bien connue, familière au chat guettant une ablette.

Il semble tellement occupé qu'il ne soupçonne pas notre présence ; je puis donc l'examiner à loisir.

Que mes confrères en Saint Hubert me le pardonnent, mais le chasseur fait aussitôt place au naturaliste, et ajournant momentanément l'idée vite éclosée de massacre, je regarde de tous mes yeux, en machonnant, pour tromper la soif, une balle de revolver.

Ce jaguar est vraiment un des plus admirables spécimens du genre. Son corps seul mesure, à première vue, 4 pieds, du museau à la naissance de la queue, et sa hauteur au garot me semble dépasser 90 centimètres !

Son poil fin, souple, luisant comme de la soie, se hérisse par place, quand une contraction nerveuse agite un des muscles puissants qui saillent en ronde-bosse au grand soleil. Le pelage est blanc d'hermine à la gorge, au mufler, aux machoires, à la partie interne des cuisses, au ventre et à l'intérieur des oreilles, toujours en mouvement. Le ventre est d'un roux doré, semé de taches rondes, couleur de rouille, avec deux points noirs bizarrement accouplés au centre de la tache.

... Sa patte, crispée au-dessus de l'eau, se détend comme un ressort et.... n'atteint que le vide.

“ Maladroit ! ” murmure l'Indien d'une voix basse comme un souffle et en riant silencieusement.

Dépit d'avoir manqué son coup, le jaguar passe sur ses longues moustaches en balai sa patte mouillée, s'étire, bâille, jure comme un chat en colère, ce qui équivaut à un cri rauque, bref, rude, rappelant le bruit d'une râpe sur un morceau de fer.

Il lève finalement la tête, clignote en regardant le soleil à travers ses prunelles en I, constate qu'il descend à l'horizon, et semble se dire :

“ Il serait pourtant l'heure de manger ”.

Une minute s'écoule sans amener de nouvelle tentative de la part du pêcheur, qui, de plus en plus tiraillé par la faim, semble méditer laborieusement un nouveau plan d'attaque.

Puis, avec cette lenteur, cette noblesse de mouvements particuliers aux félins, il avise une souche surplombant la rivière, s'y installe dans un état d'immobilité absolue et attend, sans un mouve-

ment, sans un geste, sans un clignement de paupière. Il est ainsi placé à vingt centimètres à peine au-dessus de l'eau, de profil par rapport au courant, la face tournée du côté d'aval.

Retenant mon souffle, craignant d'exécuter le moindre mouvement intempestif, je laisse ruisseler en nappes la sueur sur ma face, tout entier au spectacle original dont je suis témoin.

Le jaguar, qui soupçonne moins que jamais notre présence, opère avec une sécurité parfaite.

Tout à coup, je le vois, à ma profonde surprise, projeter à la surface de l'eau l'extrémité de sa queue annelée de noir et de fauve, mais avec une légèreté telle, que le bout seul des poils effleure la surface du liquide.

Le frôlement de l'aile d'un papillon ou d'une libellule ne serait pas plus doux.

Et soudain, la lumière se fait dans mon esprit. Le hasard me met à même d'élucider un point d'histoire naturelle très controversé jusqu'à présent. A savoir si le jaguar, guidé par un instinct prodigieux, imite, oui ou non, les pêcheurs à la mouche, qui attirent et capturent les poissons en faisant sautiller sur l'eau une mouche naturelle ou artificielle accrochée à l'hameçon.

Plus de doute ! Mon gaillard connaît admirablement la manœuvre et l'exécute avec une habileté consommée. Comme il ne possède ni ligne, ni fil, ni mouche, c'est sa queue seule qui remplace l'engin dénommé ligne et il en remonterait, pour la patience, l'immobilité, la précision, au plus déterminé pêcheur de truites.

Et c'est véritablement merveille, de voir le bouquet de poils frôler l'eau tranquille, s'agiter faiblement parfois, puis rester immobile au milieu de petits cercles concentriques, puis s'agiter plus fort, avec des saccades irrégulières, imitant, à s'y méprendre, les mouvements convulsifs d'une mouche qui se noie.

Ah pardieu ! si le poisson ne mord pas, c'est qu'il est singulièrement délicat ou méfiant.

A peine formulais-je intérieurement cette idée, que je vois l'eau s'enfler, comme sous une poussée intérieure, et un remous se produire juste au-dessus de la queue, dont l'extrémité est happée goulument.

Avec une précision diabolique, la patte du jaguar s'abat au milieu du remous, et, sans effort apparent, comme un chat le ferait d'un goujon, l'animal attrape par les ouïes un poisson de vingt-cinq livres !

En dépit de ses soubresauts, le poisson, que je reconnais pour une espèce de saumon nommé par les Indiens *piraroucou*, est lancé à dix mètres de la berge, et rattrapé pour ainsi dire au vol par l'habile pêcheur.

Au moment où il va déjeuner enfin tranquillement, ma brusque intervention rompt soudain le charme. J'ai faim, moi aussi, Yarurri également, et ce *piraroucou* ferait bien notre affaire, cuit à la broche ou sur un lit de braises.

Comme il y a fort à présumer que le jaguar ne va pas me le céder bénévolement, je me prépare à le conquérir de force.

J'écarte vivement les branches derrière lesquelles nous sommes abrités, et je mets en joue le fauve qui étreint à pleines griffes le poisson, et lui broie le crâne à belles dents.

A ma profonde stupefaction, je le vois détalier d'un bond en lâchant sa proie et se cacher en pleine broussaille, avant même que j'aie pu trouver le guidon de mon fusil.

C'est plus qu'une fuite. C'est un évanouissement complet, absolu, sans retour. Je n'en puis croire mes yeux, tant cette disparition d'un animal robuste comme un tigre royal, moitié plus gros qu'une panthère, et de plus manifestement affamé, renverse mes idées de civilisé relativement à la férocité des grands carnassiers.

Décidément, mon ami le dompteur avait raison.

Les fauves en liberté fuient l'approche de l'homme.

La preuve, c'est qu'après avoir traversé la rivière à la nage, sans nous gêner, sans nous presser et en prenant le temps de fractionner mon bagage en deux lots, nous nous emparâmes du *piraroucou* abandonné par le jaguar, sans qu'il songeât à opposer la force à cette indécise prise de possession.

Tout au plus s'il fit entendre sous bois quelques

grognements de mauvaise humeur, pendant que l'Indien faisait cuire le poisson dont l'odeur exquise se répandit bientôt sous les grands arbres.

Et quand nous fûmes bien restaurés, nous en abandonnâmes généreusement les trois quarts à la disposition de notre pourvoyeur, qui ronchonnait toujours au loin, sans oser s'approcher.

Puis nous partîmes en laissant le couvert tout dressé.

Je pense que le jaguar pêcheur n'aura pas fait la petite bouche.

L. BOUSSENARD.

LE CATÉCHISME

(Voir gravure)

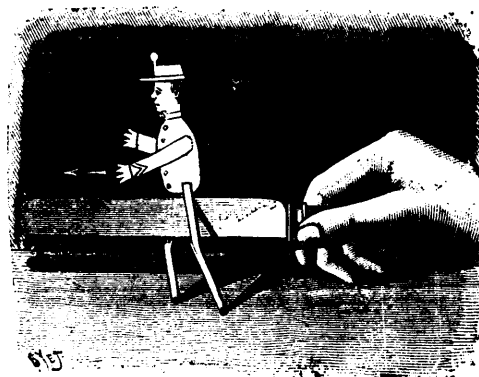
M. Muenier expose cette année plusieurs tableaux au Salon des Champs-Élysées, à Paris. Je m'occuperai, aujourd'hui, de celui dont nous donnons la gravure, le *Catéchisme*.

Le curé, un vénérable qui a de la bonté plein ses rides, interroge des enfants du village. Ils sont quatre, deux filles assises sur un banc, deux garçons, l'un distrait par la cueillette d'une fleur, l'autre debout, les bras croisés, très attentif à la leçon. Cela dans le jardin du presbytère, ou de l'école, — bien mal tenu, en vérité ; au fond, à gauche, des chaumières ; des arbres et un lointain profond, à droite, et le tableau est charmant d'expression, de coloris, de tout, afin de ne rien omettre.

La douce et spirituelle physionomie du prêtre ! Quelle justesse dans l'attitude des enfants ! Quelle fine délicatesse d'observation et de touche dans le paysage !

SCIENCE AMUSANTE

(De l'Illustration)



Les mouvements inconscients

Choisissez parmi la société la personne la moins disposée à croire aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, etc ; priez cette personne d'appuyer solidement sa main sur la table, en maintenant dans cette main un couteau de table.

Fendez une allumette à l'extrémité opposée au phosphore ; taillez une seconde allumette en biseau et emmanchez l'une dans l'autre les deux extrémités, de façon à former un V à angle très aigu. Mettez ces deux allumettes à cheval sur la lame du couteau, en recommandant à l'amateur sceptique de maintenir la lame bien horizontale, et de régler la position de sa main de façon que les deux bouts phosphorés des allumettes touchent légèrement la table.

Au grand étonnement de l'assistance et de l'opérateur, on voit les allumettes se mettre en marche le long de la lame. Ceci est dû à des mouvements inconscients de la main de la personne qui tient le couteau, mouvement invisible pour elle et pour le public.

Pour rendre l'expérience plus attrayante, vous pouvez briser légèrement les deux allumettes en leurs milieux ; elles figureront les jambes d'un cavalier dont le buste, découpé dans une carte de visite, sera maintenu dans une fente pratiquée au sommet de l'angle des allumettes.

TOM TIT.